

L'ÉDUCATION A LA VERTU STOÏCIENNE, SYNONYME DE L'ÉDUCATION A LA PAIX

Koffi Alladakan

Philosophie/FASHS/Université d'Abomey-Calavi – Bénin
koffalla@yahoo.fr

Jean-Joël Duhot

Faculté de Philosophie/Université Jean Moulin Lyon 3 – France
jjdubot@yahoo.fr

Résumé

Dans le souci de rendre tout homme heureux, le Portique a élaboré une philosophie qui consiste à former à la vertu. À l'instar du socratisme, il a affirmé, lui aussi, que la vertu suffit pour assurer le bonheur. Sénèque, l'un des grands philosophes stoïciens de la Rome impériale, a réduit toute la philosophie à l'éducation de l'âme. Dans son développement, il a affirmé comme ses prédécesseurs que la quête du bonheur réside dans la vertu qui est « une âme éduquée et instruite, que de perpétuels exercices ont conduite au sommet de la perfection. » De ce fait, il s'agit d'acquérir la sagesse à partir de la réalisation de soi afin de se mettre au service de ses semblables. En un mot, le progrès individuel doit nécessairement s'accompagner du progrès social ; et c'est justement dans cette perspective que le précepteur de Néron a défini la sagesse comme « l'institutrice des âmes, qui n'a pas produit les armes, la fortification, tout ce qui sert à la guerre, mais qui plaide pour la paix et appelle le genre humain à la concorde. » Là se trouve l'éducation à la vertu, procurant la tranquillité de l'âme, comme la condition nécessaire et suffisante pour bâtir la paix, relativement au fondement de l'éducation à la paix définie par l'UNESCO(1945) : « les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix. »

Mots-clés : Stoïcisme, ataraxie, vertu, éducation, paix.

Abstract

In the interest of making every man happy, the Portico has developed a philosophy which consists in training for righteous living. Like socratism, he also affirmed that virtue is enough to ensure happiness. Seneca, one of the great Stoic philosophers of imperial Rome, reduced all philosophy to the education of the soul. In his development, he affirmed as his predecessors that the quest for happiness lies in virtue as "an educated soul, led by perpetual exercises to the peak of perfection." As a result, it is a question of acquiring wisdom from self-realization in order to serve one's fellow beings. In a word, individual progress must necessarily be accompanied by social progress; and it is precisely in this perspective that the

preceptor of Nero has defined wisdom as "the teacher of souls, which has not produced weapons, fortification, all that is used for war, but which pleads for peace and calls the human being to concord." That is where education for righteous living comes into place, providing the tranquility of the soul, as the ultimate and sufficient condition for peace building, in relation to the foundation of peace education as defined by the UNESCO (1945): "Since wars begin in the minds of people, it is in people's minds that the weapons of peace must be forged."

Keywords : *Stoicism, ataraxia, virtue, education, peace.*

Introduction

En référence à l'étymologie latine du bonheur, *bonum augurium* qui signifie « bonne augure » ou encore « bon présage », la vie heureuse relève de la fortune, de la chance ou du hasard. Mais quand on remonte à la tradition grecque, le bonheur renvoie à l'idée d'*arètè*, c'est-à-dire l'excellence qu'on atteint grâce à une formation. C'est ainsi que les sophistes forment pour la réussite sociale et les philosophes pour la bonne vie. Plus précisément, selon les traditions socratique et stoïcienne, le bonheur est recherché dans la vertu et cela consiste à former des hommes vertueux. Sénèque, l'un des stoïciens de la Rome impériale, a élaboré une théorie de l'éducation fondée sur l'ataraxie dont il importe d'envisager la signification qu'elle pourrait avoir aujourd'hui. Si l'éducation à la vertu consiste à cultiver les valeurs humanistes pour être en harmonie avec soi-même et les autres, cela ne suffit-il pas pour construire la paix ? Ne semble-t-il pas que pour vivre en paix, il faut que l'homme devienne plus humain ? La paix intérieure ne conditionne-t-elle pas la paix sociale ? A travers ce questionnement, nous essayerons de voir si éduquer à la vertu chez Sénèque ne voudrait pas signifier éduquer à la paix.

1 .La quête du bonheur comme perspective de la formation à la vertu

1.1. Chez Socrate

Du mot grec *eudaimonia*, c'est-à-dire eudémonisme, le bonheur est considéré comme la fin ultime de toute vie humaine. Il est le *summum bonum*, le Souverain Bien qui oriente et détermine toutes les actions de l'homme. Mais le bonheur apparaît à la fois comme un nom générique

et ambivalent, en ce sens qu'il prête à l'équivoque. S'il est admis comme le but suprême que vise tout homme en agissant, sa nature et le moyen par lequel on l'atteint divisent les hommes, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, si bien que le bonheur a toujours fait objet de discussions et de profondes réflexions philosophiques. D'une façon précise, la pertinente remarque sur les différents aspects essentiels de la conception du bonheur se trouve chez Aristote (2004 : I. 1095a, 17-27):

« Sur un nom, en somme, la toute grosse majorité tombe d'accord : c'est le bonheur, en effet, disent et la masse et les personnes de marque. Au reste, avoir une vie de qualité ou réussir, c'est la même chose, dans leurs conceptions, qu'être heureux. Mais le bonheur, qu'est-ce que c'est ? On entre dans la controverse et la masse n'apporte pas une réponse pareille à celle des sages. Pour certains, en effet, la réponse est claire et évidente : c'est quelque chose comme le plaisir, la richesse ou l'honneur, quoique la réponse vraie des uns aux autres – et souvent même un individu identique change d'avis, puisque, tombé malade, il dit que c'est la santé, et dans l'indigence que c'est la richesse. Et s'ils se rendent compte qu'ils ne savent pas, ils sont stupéfaits de ceux qui leur disent que c'est quelque chose de grand qui les dépasse. »

Considéré comme la seule fin dernière, le bonheur se présente sous deux aspects distincts : il y a le bonheur considéré comme la réussite sociale et le bonheur en tant que la bonne vie. Mais le point commun aux deux types de bonheur, c'est le fait que pour atteindre l'un ou l'autre il faut recevoir une formation. La formation que reçoit l'individu lui permet d'acquérir des habiletés, des techniques dont il fait usage pour atteindre le *telos*, la fin ultime qu'est le bonheur.

C'est ainsi qu'avec l'avènement de la démocratie à Athènes, l'exercice du pouvoir et la gestion des affaires de l'Etat ont constitué les carrières les plus importantes qu'il faut embrasser en vue de connaître une vie réussie. Le bonheur se trouve étroitement lié aux fonctions politiques auxquelles il faut accéder pour être heureux. Il s'est posé alors un problème de formation pour rendre apte le citoyen à cette

tâche, et qui a été résolu par les sophistes itinérants qui enseignent l'art de la politique. H.-I. Marrou (1948 : 85) écrit à propos ceci :

« Le problème qu'ils [les sophistes] ont cherché et réussi à résoudre est celui, très général, de la formation de l'homme politique. C'était, de leur temps, le problème devenu le plus urgent. Après la crise de la tyrannie, au VI^e siècle, nous voyons la plupart des cités grecques, et surtout la démocratie d'Athènes, s'animer d'une vie politique intense : l'exercice du pouvoir, la direction des affaires deviennent occupation essentielle, l'activité la plus noble et la plus prisée de l'homme grec, l'objectif suprême offert à son ambition. »

Avec les sophistes, c'est d'ailleurs l'ère de la nouvelle éducation dont l'objectif principal consiste en la formation de la jeunesse à l'art politique. La finalité de leur éducation s'identifie au bonheur qui se réduit au succès, et requiert que le citoyen acquiert le pouvoir que donne la réussite, à travers la richesse matérielle et la réputation en vue de s'offrir tous les plaisirs par la satisfaction complète des désirs. Protagoras a bien précisé que son enseignement consiste à faire de ses élèves de bons citoyens, mais on remarque que leur conception de la réussite conduit à l'amoralisme, du fait qu'ils font acquérir à leurs apprenants l'habileté à l'emporter sur leurs interlocuteurs, en toutes circonstances et sur n'importe quel sujet. Ce qui n'a rien de vertueux chez les sophistes.

A l'inverse de ceux-ci qui ont considéré la rhétorique comme la condition indispensable à la réussite sociale, c'est-à-dire le moyen par excellence pour accéder au pouvoir et acquérir la richesse et la bonne réputation, Socrate a recommandé la vertu (*arête*) comme l'unique voie qui conduit au vrai bonheur, de sorte que pour acquérir le bonheur, il faut devenir vertueux par l'éducation. Face à la crise des valeurs de son époque, il a jugé urgent de procéder à un redressement éthique par l'apprentissage de la vertu. Ce qui n'est pas synonyme de se conformer simplement à une règle de vie mais signifie plutôt un travail sur soi, le progrès moral de l'individu lui-même. La recherche du bonheur, préoccupation majeure chez Socrate, rime à savoir « comment il faut bien vivre », et cela implique de façon implicite et nécessaire l'idée de

formation à la moralité. En conséquence, la quête du bonheur est intimement liée à la question de l'éducation. L'homme ne saurait être heureux par hasard ni par l'instruction ni n'importe comment, mais surtout par un processus de formation éducative qui en est digne et au bout duquel il deviendra plus humain. Il s'agit essentiellement pour l'homme, d'être transformé, d'atteindre l'excellence humaine ou de devenir tout simplement meilleur ; ce qui n'est possible qu'avec l'éducation à la vertu. Il ressort que la recherche du bonheur chez Socrate s'inscrit totalement dans une perspective de l'éducation à la vertu ; de sorte que sans celle-ci, l'homme ne peut jamais devenir véritablement heureux, voire s'humaniser. Pour atteindre le bonheur, il a besoin d'être vertueux, et l'acquisition de la vertu passe nécessairement par la formation. C'est exactement cette idée qui est exprimée par A. F. Araùjo (2012 : 24) : « Si les Anciens cherchaient le bonheur dans la vertu, on doit accepter que le but dernier est celui de former des hommes vertueux, c'est-à-dire des hommes formés sous le signe de l'excellence en tant que force réelle et singulière non séparée de la culture intérieure et de la culture extérieure. »

1.2. Chez Sénèque

C'est dans le même prolongement du socratisme que le père du stoïcisme a postulé que la vertu suffit à elle-même pour rendre l'homme heureux. Selon lui, le bonheur consiste à « vivre en harmonie avec la nature ». On comprend mieux que pour être heureux il suffit de ne pas être en désaccord avec la nature, c'est-à-dire qu'il faut prendre conscience de ce qu'il y a de plus précieux dans l'être humain, la raison et d'en faire un usage adéquat. Car c'est dans cette faculté rationnelle que réside le bien moral. D'une façon brève, il s'agit de vivre selon la vertu, laquelle n'est rien d'autre que la disposition rationnelle de l'âme. Le stoïcisme place d'emblée le bonheur dans la rationalité, après avoir établi l'unité du monde traduit par la raison, à partir de l'analogie établie entre l'univers et l'homme, puis de l'identification de la raison humaine à la raison universelle. Si l'épicurisme indique que c'est le plaisir, né de la limitation des désirs, de l'absence des craintes et des souffrances, que découle le bonheur, le stoïcisme fait résider celui-ci dans la vertu, laquelle se suffit à elle-même ; car elle relève de la vie intérieure en tant que le propre d'une âme rationnelle en harmonie avec la vie humaine

tout entière. La vertu est le seul bien qui mérite d'être recherché non pas pour une autre fin mais pour elle-même, puisqu'elle s'identifie à la vie heureuse, au souverain bien. Son acquisition requiert une vie en accord avec la raison ; son critère n'est rien d'autre que la cohérence rationnelle. On voit en cela que le stoïcisme s'accorde parfaitement avec le socratismes mettant l'accent sur le soin qu'il faut prendre de l'âme par la recherche de la vérité et la pratique de la vertu afin de maintenir la santé de l'âme. Cela implique que la quête du bonheur ne dépend ni de la satisfaction des plaisirs, ni de la possession des biens matériels mais exclusivement de la qualité de l'état de l'âme, c'est-à-dire de l'excellence de la raison. On s'aperçoit donc que le bonheur stoïcien consiste dans l'acquisition de la vertu qui se réduit essentiellement à la perfection de la raison, c'est-à-dire une disposition harmonieuse de l'âme au bien. La philosophie est considérée, de ce fait, comme une éducation de l'âme, parce qu'elle a pour objectif de forger celle-ci, de former l'homme à la vertu pour lui permettre d'atteindre la sagesse, et par-là le bonheur.

Sénèque, l'un des plus grands stoïciens de la Rome impériale, n'a fait que développer, comme ses prédécesseurs, les principes fondamentaux qui, en réalité, placent l'essence de l'homme dans la rationalité. Il a élaboré une philosophie dont le seul objectif est de conduire tout homme au bonheur à partir de la construction de sa propre personne. Sa réflexion sur la conquête du souverain bien qu'est le bonheur se ramène à l'acquisition de la vertu, qui consiste essentiellement à développer harmonieusement la raison en vue d'un bon agir. L'important pour lui, c'est de parvenir à la sagesse ; seulement il a maintes fois fait remarquer qu'on ne naît pas sage mais qu'on le devient. La sagesse étant un but à atteindre, n'est pas donnée mais elle doit s'acquérir. Cela revient à former à la sagesse, à la vertu ou à la raison. D'une façon précise, Sénèque a montré que la vertu est une science qui doit s'apprendre pour la simple raison qu'on vient au monde avec une étoffe de la vertu et non la vertu elle-même.

« [...] la vertu n'est conférée qu'à l'âme éduquée et instruite que de perpétuels exercices ont conduite au sommet de la perfection. Nous naissons pour cette perfection, mais sans elle ; et dans le meilleur naturel du

monde, avant qu'on ne l'applique à l'étude, il y a étoffe de la vertu, il n'y pas la vertu. » (Sénèque, 1993 : 90 et 46).

A l'instar de Socrate, la conquête du bonheur chez Sénèque consiste à rendre, par la formation, une âme vertueuse qui n'est rien d'autre qu'une âme qui a atteint la tranquillité.

2. Rapport sagesse stoïcienne et construction de la paix

2.1. La tranquillitas animi au fondement de la construction de la paix

Pour les stoïciens, l'homme heureux, c'est celui qui est devenu vertueux par l'éducation, c'est celui dont l'âme est harmonieusement disposée à faire le bien, c'est encore celui qui jouit de la santé de l'âme ou la paix intérieure. Autrement dit, c'est celui qui a atteint l'ataraxie, c'est-à-dire la concorde de l'âme ou tout simplement la *tranquillitas animi*, la tranquillité de l'âme, laquelle est déterminante pour tout bon agir. C'est dans cette perspective qu'Épictète (1949 : II, 22) a affirmé qu'« il faut d'abord être réconcilié avec soi-même pour aimer tous ses semblables ». En d'autres termes, avant d'être l'ami des autres, il importe d'abord d'être l'ami de soi-même. Il ressort que le travail sur soi permet de briser l'égoïsme – qui fait que l'individu méprise les autres et voit tout par rapport à sa personne et rien qu'à soi – pour prendre conscience de la fragilité humaine et de la nécessaire solidarité, gage de la survie de toute communauté d'hommes. Si chacun ne fait que penser à lui seul sans savoir s'ouvrir aux autres et faire un pas vers son prochain, il ne peut y avoir l'harmonie et la cohésion au sein de la société. Certes, le solitaire ne saurait manquer d'exister cependant, selon les stoïciens, il n'a pas vécu car il a manqué à sa mission, celle d'être solidaire envers ses semblables. De ce fait, on comprend que sans la tranquillité de l'âme, c'est-à-dire lorsqu'on n'est pas unifié intérieurement, il serait impossible à l'être humain de vivre la convivialité autour de lui. Cela confirme d'ailleurs que c'est cette idée qui a permis au stoïcisme de produire un humanisme laïc qui est resté un des modèles structurants du monde occidental, en mettant un accent particulier sur les notions d'altruisme, de fraternité et de citoyenneté universelles. Tout cela n'est possible que grâce à la culture de soi qui procure la tranquillité de l'âme. On parvient ainsi à l'idée que

la réalisation de soi implique naturellement le vivre ensemble, qui est l'une des conditions indispensables pour la construction de la paix. Et en réalité la condition suffisante pour bâtir la paix, c'est que l'homme puisse devenir humain. Car le reste découle de son humanité. Il ressort de ce qui précède que le bonheur n'est rien d'autre que la réalisation de soi, qui permet à l'homme d'être solidaire de ses semblables. La réalisation de soi se présente alors comme un vecteur de valeurs humanistes ; et en ce sens, elle apparaît comme la condition nécessaire pour construire la paix. On découvre par là que la réalisation de soi implique automatiquement celle de la paix et à son fondement se trouve naturellement la tranquillité de l'âme. Pour s'en convaincre davantage, on peut prendre connaissance du texte ci-dessous, qui confirme que la tranquillité de l'âme constitue la source incontournable de la paix, laquelle est toujours d'actualité. Le passage est de G. Bouthoul (1974 : 28-30) qui dit que :

« La conception romaine de la paix correspond à une définition juridique et politique de la paix. En effet, au point de vue étymologique, le mot latin de *pax* est le plus voisin de *pacisci* qui signifie " conclure un pacte ". [...]

Plus tard, sous l'influence de la philosophie grecque, on voit naître et pratiquer un usage intellectuel et philosophique du mot *pax*. Par exemple chez Cicéron, Sénèque et Lucrèce, il signifie alors la tranquillité de l'âme, le détachement et l'imperturbabilité. C'est l'extension au corps social et aux peuples de l'"ataraxie" que recherchèrent par des moyens intellectuels différents les épicuriens et les stoïciens. [...]

Saint Augustin donne de la paix une définition qui s'applique aussi bien à la paix intérieure qu'internationale. Elle est, dit-il, "l'ordre dans la tranquillité". Cette définition sera reprise huit siècles plus tard par saint Thomas d'Aquin. Elle restera la base de toutes les définitions modernes jusqu'à nos jours. »

Il s'agira maintenant de montrer si le moyen proposé par le Portique, en particulier Sénèque, c'est-à-dire l'éducation à la vertu suffit pour bâtir véritablement la paix.

2.2. De l'éducation à la vertu comme à la paix

La sagesse stoïcienne permet d'atteindre la tranquillité de l'âme, qui prédispose à l'amour du prochain et fonde la paix. Et toute violence disparaîtrait si l'homme devenait humain. Car avec la concorde de l'âme, c'est la compréhension mutuelle, l'entraide, l'harmonie et l'unité. Ce qui est d'ailleurs une conséquence logique de la vertu qui est une disposition de l'âme à se comporter d'une manière correcte, à faire le bien pour se rendre utile à ses semblables. C'est la signification qu'on peut retenir de la sagesse stoïcienne. Celle-ci transforme l'individu qui, à son tour, fait rayonner son entourage par le bien qu'il fait. Elle n'incite pas à la haine, à la violence et à la guerre ; mais elle procure exclusivement la paix. C'est ce que Sénèque (1993 : 90, 26) dit à travers cette affirmation : « La sagesse est l'institutrice des âmes. Elle n'a pas produit les armes, la fortification, tout ce qui sert à la guerre : elle plaide pour la paix ; elle appelle le genre humain à la concorde. »

Dans son combat pour la vertu, le Portique a produit un paradigme d'humanisme, ce qui fait de lui une philosophie de la paix. Car, toute violence disparaîtrait si l'homme devenait sage. Tel semble le message qui se trouve à l'arrière-plan du corpus stoïcien de Cicéron (1970 : III, VI, 27) portant sur la quête du bonheur :

« Si la nature prescrit de prendre soin d'un homme pour cette seule raison qu'il est homme, il faut bien que, selon la nature aussi, il y ait un intérêt commun à tous ; s'il en est ainsi, nous sommes tous tenus par une seule et même loi naturelle, et, en conséquence, il est interdit par la loi naturelle d'attenter aux droits d'autrui. »

C'est absolument clair, « la loi de la nature interdit de faire violence à autrui ». L'homme doit se comporter à l'égard de son prochain pour la même raison qu'il est homme. En ce sens, l'esclave doit être traité humainement ; on ne doit pas le violenter. Cela est perceptible chez Sénèque qui est reconnu comme le précepteur du genre humain. Il a lutté toute sa vie durant contre le vice, l'injustice, la haine et le conflit en condamnant toute sorte d'atrocité à l'encontre de l'être humain qu'il a proclamé comme une « chose sacrée », et en recommandant la bienfaisance comme ce qui consolide les relations humaines. Au-delà

de son discours qui appelle à la fraternité et à la solidarité, il a œuvré effectivement pour le règne de la paix à Rome à son époque où il a participé au gouvernement de son élève Néron qui était adolescent quand il a accédé au trône. Si Rome a connu une paix inédite au début du règne de l'adolescent empereur, c'était à l'actif du philosophe stoïcien :

« Le principat ne fonctionnait que depuis 80 ans ; on n'avait pas encore le droit de désespérer de la liberté. Sénèque considéra comme un devoir suprême d'essayer de la sauver. Utopie assurément ; mais tout n'y était pas chimérique, et tout n'en fut pas stérile. Quand il s'agit de la vie et du bonheur des hommes, chaque minute gagnée ne vaut-elle pas des siècles ? S'il ne réalisa pas tout son plan, si ses efforts n'aboutissent à l'harmonie durable qu'il rêvait, le monde lui dut pourtant une période d'ordre et de paix, pendant laquelle il put dire, sans exagérer beaucoup, que Rome jouissait de la forme de gouvernement la plus heureuse, puisque la liberté n'y avait de limite qu'afin d'être garantie contre ses propres excès. »
(R. Waltz 1909 : 258).

Cette période de paix est une réalité gravée dans l'histoire que maints témoignages des historiens de la philosophie ancienne et des commentateurs de Sénèque ont révélée. Mais au-delà de ceux-ci, c'est le témoin vivant du philosophe latin lui-même, qui paraît intéressant et à travers lequel il a indiqué que cette paix est le bien commun de tous, avant de revendiquer implicitement son droit d'auteur :

« [...] ainsi le bienfait de la paix actuelle, encore qu'il s'étende à tous, touche plus profondément ceux qui en savent bien user. Pour bon nombre de ces gens sous l'habit civil, la paix est un champ d'activité plus riche que la guerre : peux-tu croire que la paix oblige à autant de reconnaissance ceux-là qui en dépensent les loisirs dans l'ivresse, dans la débauche, dans ces désordres dont il faudrait, fût-ce par la guerre, rompre le cours ? [...] Mais ces biens indivisibles, la paix, la liberté, ils appartiennent

aussi intégralement à chacun qu'à tous. Le sage songe à qui il doit l'usage et le fruit de ces biens, quel est celui qui le dispense de prendre les armes, d'aller en sentinelle, de garder le rempart, et de payer d'innombrables impôts de guerre, comme l'exige l'État en péril. Il rend grâce à son timonier. » (Sénèque, 1993 : 75, 5-6 ; 8-9).

La véritable leçon de la philosophie stoïcienne transparaît à travers ce passage lorsqu'il parle en termes de bien indivisible qui est commun à tout le monde. En effet, pour le Portique le vrai bien relève de l'ordre moral ou spirituel et non matériel. Le bien de l'esprit est le bien que tout le monde peut avoir en partage à la fois et intégralement sans faire aucun mécontent; en revanche le bien matériel est celui qu'on ne peut posséder sans une privation chez les autres ou sans être objet de jalousie pour ceux-ci. De là, si l'homme devient méchant et malheureux, c'est parce que son âme est frustrée et troublée. Hors de lui et incapable de s'accorder avec lui-même, il perd la tranquillité de l'âme et cherche à nuire à autrui. C'est justement à ce niveau que commencent les violences et les guerres selon A. Bridoux (1966 : 40) :

« Les hommes sont en effet malheureux, pour la plupart. Ils sont malheureux parce qu'ils sont méchants, et ils sont méchants parce qu'ils sont insensés. [Ils ne connaissent pas le bien suprême.] Ils s'obstinent à rechercher des biens qui ne sauraient appartenir à tous et qu'ils ne peuvent posséder qu'à condition d'en priver leurs semblables : l'argent, par exemple ; ou les honneurs ; ou la puissance. Si bien que le bonheur des autres les rend malheureux, et qu'ils ne peuvent, en revanche, être heureux sans faire le malheur des autres. Ils sont donc condamnés à se jalouser, à se mépriser, à se détester et à se combattre. De là naissent les injures, les calomnies, les violences et les guerres. »

C'est à travers ces lignes qu'on peut déceler la portée de la théorie de l'éducation de Sénèque qui a persisté et signé, à la suite de ses prédécesseurs et Socrate, que la vertu n'a pas besoin d'auxiliaires, des biens matériels, comme c'est le cas chez Aristote, pour rendre l'homme heureux. Parce que le désir à l'excès des biens matériels ne fait que

troubler l'âme humaine ; il la fait dépendre de l'extérieur au lieu d'elle-même qui est logée à l'intérieur de l'être humain. L'âme est soumise au changement sempiternel, incessant qui caractérise aussi le désir que la fortune. Ce qui la trouble et la rend malade. En conséquence, celui qui n'est pas en paix en lui-même, ne peut pas vivre en paix avec ses congénères. Tandis que la sérénité reconforte et revigore l'âme. C'est pourquoi, seule la vertu, le bien moral, procure la tranquillité de l'âme, crée la fraternité et la paix autour de soi. Il ressort que la méchanceté et la cruauté des hommes sont dues aux passions, c'est-à-dire aux maladies de l'âme, qui naissent du mésusage des indifférents ou de l'erreur de jugement porté sur eux. Et c'est dans ce sens que l'ami de Lucilius a recommandé fortement de fuir tout ce qui est préjudiciable à la santé de l'âme comme le pouvoir et en l'occurrence l'argent qui est un objet de convoitise et de plaisir. Selon lui, ceux-ci sont indirectement à l'origine des conflits du fait qu'ils mènent au vice :

« C'est autour de l'agent qu'on entend le plus de vociférations : c'est lui qui fatigue les tribunaux, met aux prises pères et enfants, verse les poisons, livre les glaives tant aux assassinats qu'aux légions ; il est teint de notre sang ; c'est pour lui que les nuits des maris et des femmes retentissent de querelles, que la foule assiège l'estrade des magistrats, que les rois exercent leurs fureurs et leurs rapt ; ils détruisent des cités, qu'une longue suite de générations avait laborieusement construites, pour en fouiller la cendre à la recherche de l'or et de l'agent. » (Sénèque, 2003 : III, XXXIII, 1).

Or, la nature étant intelligente, bienveillante et providentielle, elle a pris le soin de dissimuler dans la terre tout ce qui pouvait constituer un objet de malheur pour les êtres humains et mettre sur la surface ce qui leur sera nécessaire. Mais la cupidité de ces derniers les a poussés à fouiller la terre pour en extraire les métaux précieux qui vont les amener à s'entr'égorger :

« Tel est le monde que la Nature a mis en marche, réparti, au-dessus de nos têtes ; mais l'or et l'argent, mais le fer qui à cause d'eux ne reste jamais en paix – comme pour signifier qu'il y a péril à nous les livrer –, elle les a enfouis. Nous avons amené à la

lumière ce qui nous devait nous dresser les uns contre les autres ; c'est nous qui, en défonçant la lourde armature de la terre, avons exhumé les causes et les instruments de nos périls ; c'est nous qui avons remis aux mains de la Fortune les fléaux dont elle nous accable, sans rougir de placer au rang le plus haut ce qui gisait au plus bas dans le sol. » (Sénèque, 1993 : 94, 57).

En s'adonnant à une tâche ignoble comme celle de la guerre, l'homme oublie sa prérogative d'« être raisonnable et social, né pour le bien de la communauté. » C'est pourquoi le véritable souci de Sénèque, est donc de conduire l'homme à développer et à maintenir les relations d'amitié pour que le monde soit toujours plus juste, plus fraternel et plus solidaire. C'est dans cette perspective, qu'il a invité le genre humain à faire preuve de mansuétude, d'indulgence et de tolérance en vue d'un bon vivre ensemble. Mais on ne saurait jamais perdre de vue que c'est la tranquillité de l'âme qui procure la vraie paix, ce qui relève de la perfection de la raison et de la disposition harmonieuse de l'âme. Tant que cette dernière n'est pas en accord avec elle-même, on assiste à des agitations engendrées par la peur et tout bascule dans la zizanie avec son corollaire la violence et la guerre. Ce qui signifie que la liberté de l'esprit est indispensable pour bâtir la paix :

« "Tant que le roi se conserve fort, tous n'ont qu'un même esprit. On le perd : le pacte est brisé" Notre roi, c'est notre âme. Tant qu'elle garde sa force, tout demeure dans le devoir, obéissant, soumis. Si elle chancelle tant soit peu, tout se déconcerte. Puisque j'ai introduit cette comparaison, continuons-là. Notre âme est tantôt roi, tantôt tyran. Roi quand ses visées tendent au bien, et que veillant à la conservation du corps remis à sa garde, elle ne lui commande rien qui soit honteux ni bas. Mais si elle se montre rebelle, cupide, sensuelle, un autre nom devient le sien, abominable, sinistre : elle se fait tyran. » (Sénèque, 1993 : 114, 23-25).

On peut tenter de faire un parallèle avec le règne de Néron pour dire que quand le jeune empereur suivait les conseils du philosophe stoïcien, tout allait bien, il y avait la paix ; mais lorsqu'il s'est senti suffisamment adulte pour conduire les affaires de l'État avec son âme de tyran, tout a basculé dans la violence et les crimes de sang ont fini aussi par

l'emporter. La phrase qui illustre exactement cette idée vient de la lecture de Paul Veyne quand il a cité A. Alföldi dans Sénèque (1993 : 798) : « L'empereur se portant bien, nous vivons un âge d'or ». L'homme réagit selon son état d'âme, et ses réactions traduisent sa personnalité qui peut être bonne ou mauvaise. En cela, la disposition de l'âme au bien est plus que jamais nécessaire. Et elle fait appel sans doute à l'éducation à la vertu qui suffit pour garantir la paix. Cela permet de remarquer que la théorie de l'éducation de Sénèque serait relativement au fondement de l'éducation à la paix définie par l'Organisation des Nations Unies pour la Science, l'Education et la Culture (l'UNESCO) :

« Les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix [...] une paix fondée sur les seuls accords économiques et politiques des gouvernements ne saurait entraîner l'adhésion unanime, durable et sincère des peuples, et par conséquent, cette paix doit être établie sur le fondement de la solidarité intellectuelle et morale de l'humanité. » (UNESCO, 1945).

En principe, le parallèle envisagé entre les deux théories de l'éducation ne saurait poser aucun doute si on s'en tient aux éléments de précision qui ont été fournis par Gaston Bouthoul quand il a affirmé que c'est la tranquillité de l'âme qui constitue la source de la paix. Mais cette tranquillité de l'âme ne saurait être autre que celle qui a été définie par les stoïciens. Et d'une manière précise, avec la théorie de l'éducation de Sénèque, il s'agit de développer harmonieusement l'esprit humain pour le rendre autonome et lucide, c'est-à-dire capable de se représenter adéquatement les choses en vue d'un bon choix. En d'autres termes, c'est la connaissance de soi que le philosophe latin entend promouvoir pour que l'homme soit conscient et agisse en toute responsabilité. Et c'est seulement à cette condition que la culture de la non-violence est possible en vue d'éviter toute éventualité de conflits. Ce qui consacre l'actualité de Sénèque grâce à sa théorie de l'éducation à la vertu qui tient lieu de l'éducation à la paix ; car il est affirmé par P. Daco (1960 : 365) que « les guerres continueront tant que l'homme n'apprendra pas à se connaître et à retrouver son essence profonde. » On comprend

mieux en quoi la paix de l'âme est déterminante pour la paix sociale quand on lit Mgr. F. Sheen (1952 :7) :

« Si les âmes ne sont pas sauvées, rien n'est sauvé ; il ne peut pas y avoir de paix dans le monde si les âmes ne sont pas, elles-mêmes en paix. Les guerres mondiales ne sont que la projection des conflits qui agitent l'âme des hommes de ce temps, car rien n'arrive dans le monde extérieur qui ne se soit d'abord produit à l'intérieur d'une âme. »

Tout l'intérêt pour l'éducation à la vertu semble se trouver à ce niveau dans la mesure où c'est seulement grâce à elle que l'homme devient ce qu'il doit être, c'est-à-dire plus humain, gage d'un vivre ensemble de qualité.

Conclusion

Pour le stoïcisme tout comme le socratisme, le bonheur réside dans la vertu, de sorte que pour être heureux, il faut devenir vertueux par la formation. L'éducation à la vertu consiste alors à préparer l'homme à mener une existence vraiment humaine, – c'est-à-dire digne d'un être raisonnable et libre – et qui, en même temps, le rend heureux. Elle procure la tranquillité de l'âme qui est indispensable à la concorde et à la paix. Quand l'homme est heureux et épanoui la paix règne automatiquement autour de lui. La paix devient en ce sens l'accord établi avec soi-même, les autres et l'environnement. Dans cette perspective, il convient de reconnaître que le stoïcisme est une philosophie de la paix parce qu'elle prône un humanisme qui conditionne celle-ci.

Références bibliographiques

Araujo Alberto Filipe (2012), « De l'éducation ou de la métamorphose de l'âme : sous l'influence de Jean-Jacques Wunenburger », in *Caetele Echinox : Imaginaire, Mythe, Rationalité*, Vol. 22, p. 11-27, consulté sur www.cceol.com, le 12/04/2014.

Aristote, *Ethique à Nicomaque* (2004), texte établi et traduit par Richard Bodéüs, Paris, Flammarion.

- Bouthoul Gaston** (1974), *La paix*, Paris, PUF.
- Bridoux André** (1966), *Le stoïcisme et son influence*, Paris, Vrin.
- Cicéron** (1970), *Les devoirs*, Livre II et III, texte établi et traduit par Maurice Testard, Paris, Les Belles Lettres.
- Daco Pierre** (1960), *Les prodigieuses victoires de la psychologie moderne*, Paris, Gérard et viviers.
- Épictète** (1949), *Entretiens*, Livre II, texte établi et traduit par Joseph Souilhé, Paris, Les Belles Lettres.
- Marrou Henri-Irénée** (1948), *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité. 1. Le monde grec*, Paris, Seuil.
- Mgr Sheen Fulton** (1952), *La paix de l'âme*, traduit de l'américain par J. Bidia, Paris, Corrêa.
- Sénèque** (2003), *De la Colère*, traduit par A. Bourgery, Paris, Les Belles Lettres.
- Sénèque** (1993), *Entretiens. Lettres à Lucilius*, Paris, Laffont.
- Sénèque** (1961), *Questions naturelles*, tome II, traduit par Paul Oltramare, Paris, Les Belles Lettres.
- Unesco** (1945), Londres.
- Waltz René** (1909), *Vie de Sénèque*, Paris, Librairie Académique.